

RUBY HAMAD

PLEURS BLANCS,

MARQUES SOMBRES

Préfacé par Kaoutar Harchi

Traduit de l'anglais (Australie)
par Lorraine Selle-Delavaud



REJOIGNEZ LA MEUTE !



LA MEUTE EST UNE MAISON D'ÉDITION
FIÈREMENT INDÉPENDANTE

Titre original : *White Tears/Brown Scars:
How White Feminism Betrays Women of Colour*

Illustration de couverture :
© d'après Na Kim pour l'éditeur original Catapult

Combat Imane Khelif/Angela Carini :
© Sasha Marsa/one_more_idea pour La Meute

Flipbook boxeuse (faites défiler les pages) :
réalisé à partir de KinoMasterskaya/Shutterstock

Publié par l'intermédiaire de l'agence Éliane Benisti

Copyright © Ruby Hamad, 2020

Traduction © La Meute, 2026

26 rue de Sévigné 75004 Paris

ISBN 978-2-488115-11-7

À celles et ceux qu'on a oubliés

ضربني وبكى
وسبقني واشتكى

Il me frappa et se mit à pleurer,
puis il fut le premier à se plaindre.

— proverbe arabe

NOTE DE L'AUTRICE

Écrire sur la race, tout comme écrire sur le genre, est une entreprise délicate. Des mots ou des expressions que l'on croit limpides peuvent se retrouver compris d'une manière radicalement différente de celle que l'on avait prévue. Des notions aussi fondamentales que la définition même du racisme, patiemment élaborées par des générations de recherches, d'études et d'expériences, se voient encore balayées d'un revers de main au profit de la « définition du dictionnaire ».

Cette note vise donc à présenter les principaux termes et concepts employés tout au long de l'ouvrage, afin d'en faciliter la lecture et de me prémunir autant que possible contre des interprétations de mauvaise foi. Mon expérience de douze années dans le journalisme me laisse peu d'illusions : ces détournements se produiront presque à coup sûr. Considérez néanmoins ces lignes comme ma tentative la plus sincère d'éviter cette regrettable fatalité.

J'ai choisi d'employer le mot « *brown** » (brun-es) dans le titre, à la fois comme licence poétique – une désignation générique pour toutes celles et ceux qui ne sont pas considéré-es comme « blanc-hes » – et comme marqueur de ma propre place dans le schéma racial. Toutefois, le terme « brun-es » (dans lequel j'inclus

* Le terme « brun », traduction du *brown* anglophone, sera employé ponctuellement ici comme désignation générique de toutes les personnes racisées non noires. Il n'a pas été retenu pour la traduction du titre en français, notamment en raison de ses connotations historiques avec le fascisme. Selon le souhait de l'autrice, il n'a pas non plus été traduit par le terme « noir », qui aurait inclus toutes les personnes non blanches. Nous avons ainsi privilégié, par « licence poétique », un titre aux sonorités et à l'intertexte évocateurs (*ndt*).

toutes les personnes racisées en dehors des personnes noires) sera distinct de celui de « noir-es » dans l'ensemble du livre. Il faut garder à l'esprit que pratiquement tous les termes utilisés pour parler de la race demeurent approximatifs, puisque la race elle-même n'est pas une réalité biologique, mais une construction sociale. Déterminer qui est « blanc-he » et qui ne l'est pas n'a donc plus la simplicité trompeuse qu'on lui prêtait autrefois. Bien que ce terme ait longtemps servi à distinguer la peau des Européen·nes de celle des Autochtones d'Amérique du Nord et des Africain·es réduit·es en esclavage, il doit plutôt être compris comme l'indice d'un privilège racial. Être considéré·e comme blanc-he ne dépend pas seulement de la pâleur de la peau, mais du « type » de pâleur – car il y en a de « bonnes » et de « mauvaises ». De nombreuses personnes arabes ont la peau claire ; la mienne est plus olive que brune. Cette ambiguïté me vaut parfois une certaine acceptation parmi les personnes blanches – jusqu'à ce que mon origine ethnique, inévitablement, finisse par revenir au premier plan. La blanchité excède donc la seule couleur de peau. Comme le formule Paul Kivel, spécialiste des questions raciales, elle est « une frontière constamment mouvante qui sépare celles et ceux qui ont accès à certains privilèges des autres dont l'exploitation et l'exposition à la violence [sont] justifiées par le fait qu'ils et elles ne sont pas blanc·hes¹ ».

La blanchité est le privilège accordé aux identités raciales, culturelles et religieuses qui se rapprochent le plus des caractéristiques associées aux populations européennes occidentales à la peau claire. C'est pourquoi les termes « blanc·hes » et « personnes de couleur » ne sont pas descriptifs, mais politiques. Parler de « personnes blanches », ce n'est pas désigner une carnation particulière : c'est désigner celles et ceux qui tirent le plus de bénéfices de la blanchité. Parler de « personnes de couleur », c'est désigner celles et ceux qui en sont exclu·es. J'avoue cependant conserver des réserves vis-à-vis de ces termes, en raison de

la proximité entre « personne de couleur » et « *colored*^{*} », et du risque d'effacer les spécificités de certains groupes marginalisés derrière une désignation trop large. Mais, faute de termes plus justes, leur usage reste parfois nécessaire. Les expressions comme « non blanc·hes » posent elles aussi des problèmes : elles supposent que la blanchité est une norme neutre, par défaut. Et il peut être fastidieux, voire redondant, d'énumérer systématiquement les catégories « personnes noires », « brunes », « asiatiques », « arabes », etc. Remarque sur le contenu : certains termes historiques, aujourd'hui tombés en désuétude, utilisés par les colonisateurs pour dénigrer les femmes de couleur, apparaissent dans cet ouvrage afin d'en discuter la portée et l'usage. J'ai toutefois choisi de ne pas reproduire certaines insultes encore très répandues ou particulièrement abjectes – choix subjectif, sans doute, mais assumé.

À propos des entretiens, enfin : pour la rédaction de ce livre, j'ai échangé avec plus d'une vingtaine de femmes à travers tout l'Occident. Toutes ne sont pas citées directement, mais chacune a contribué à façonner ce livre. Ce fut une révélation de constater à quel point des femmes racisées qui ne se connaissent pas peuvent partager des expériences semblables. Certaines me sont familières – dans la sphère personnelle ou professionnelle –, d'autres avaient interagi avec moi sur les réseaux sociaux, d'autres encore m'ont été recommandées ou m'ont contactée d'elles-mêmes pour participer. Les entretiens ont eu lieu en face à face, par téléphone, sur Skype ou, plus rarement, par mail. Lorsque le signe ° figure à côté d'un nom, c'est que l'interviewée a choisi l'anonymat complet. Lorsque seul un prénom apparaît, il s'agit du véritable prénom de la personne.

* Terme discriminant employé pendant l'esclavage, la ségrégation et l'ère Jim Crow aux États-Unis. (Toutes les notes de bas de page sont de la traductrice. Les références citées au cours du texte sont consignées dans la rubrique Sources en fin d'ouvrage.)

**COMMENT
SE FAIT-IL QUE
NOUS SOYONS SI
CONDITIONNÉ·ES
À PLACER
LE CONFORT
ÉMOTIONNEL
DES PERSONNES
BLANCHES
AU-DESSUS
DE TOUT ?**

INTRODUCTION

PLEURS BLANCS

*Nous parlons de masculinité toxique, mais il existe [aussi]
une forme de toxicité dans la manière d'instrumentaliser la féminité.*

— Luvvie Ajayi, *Awesomely Luvvie*, 2018

« Cette conversation me met extrêmement mal à l'aise », déclare la présentatrice télé Melissa Francis lors d'une émission du programme *Outnumbered* diffusée en direct sur Fox News le 16 août 2017. La veille, le président américain Donald Trump a tenu une conférence de presse à la suite des émeutes de Charlottesville, lesquelles ont viré au drame lorsqu'un suprémaciste blanc a foncé au volant de sa voiture dans un groupe de manifestant-es anti-extrême droite, tuant Heather Heyer, âgée de trente-deux ans. Trump a alors eu l'audace d'affirmer que les « deux camps » portaient la responsabilité de la violence, ajoutant qu'il y avait des « gens très bien » des deux côtés. Cette déclaration a déclenché une vague de débats à travers le pays, à l'image de celui auquel participait Francis avec ses collègues Harris Faulkner, Juan Williams et Marie Harf.

Melissa Francis prend la défense du président, soutenant que ses propos ont été mal interprétés et qu'il n'a jamais cherché à répartir équitablement les torts entre les groupes. Lorsqu'un de ses collègues tente de nuancer son propos, elle se montre émue.



« Je sais que j'ai le cœur au bon endroit, et je ne pense pas que la couleur de peau fasse de quiconque une bonne ou une mauvaise personne », déclare-t-elle, des trémolos dans la voix. « Mais j'ai l'impression qu'il est impossible, en ce moment, de dire quoi que ce soit sans être jugé-e. » À peine a-t-elle prononcé le mot « jugé » que ses larmes commencent à couler. Un silence pesant s'installe sur le plateau. C'est alors à Harris Faulkner, coanimatrice noire, qu'il revient de rompre la tension. D'un ton calme, sans laisser transparaître la moindre émotion, elle répond : « Vous savez, Melissa, beaucoup de larmes ont coulé. Sur cette chaîne, dans ce pays, à travers le monde. » Sa voix, posée mais ferme, contraste avec l'émotion débordante de Francis qui, les yeux clos, secoue la tête, comme accablée de douleur. « Nous traversons un moment difficile. Mais ce qui compte, ce n'est pas d'où nous venons, c'est où nous en sommes... Et, oui, nous sommes capables d'avoir cette conversation, nous sommes parfaitement en mesure d'avoir cette conversation. »

Ce qui frappe, dans cette scène, c'est que la femme noire demeure stoïque, impassible même, tandis que la femme blanche se laisse ouvertement submerger par l'émotion, jusqu'à fondre en larmes. Et la scène, notez-le bien, se déroule en plein débat sur la race, quelques jours après que des suprémacistes blancs, brandissant drapeaux nazis et confédérés, ont défilé en hurlant des slogans comme « Le sang et le sol » ou « Les Juifs ne nous remplaceront pas ». Ce contraste devrait nous surprendre. Il est, hélas, tristement banal. Les personnes racisées doivent veiller depuis si longtemps à ne pas heurter la sensibilité des personnes blanches que ce déséquilibre, jusqu'à récemment, passait encore inaperçu dans les médias mainstream. Et en effet, après l'intervention de Faulkner, deux autres animateurs – dont Juan Williams, lui-même noir – se sont empressés de reconforter Francis, répétant combien il leur était pénible de la voir pleurer.

Comment se fait-il que nous soyons si conditionné-es à placer le confort émotionnel des personnes blanches au-dessus de tout ?

Pourquoi les larmes d'une femme blanche suscitent-elles une telle compassion, même dans un contexte où les personnes racisées ont toutes les raisons d'être bouleversées, inquiètes, voire en colère ? Ce n'est que l'année suivante que j'ai commencé à saisir l'importance cruciale de trouver une réponse à ces interrogations.

En août 2018, il s'en est fallu de peu que je manque un message dans ma boîte de réception Twitter. Une journaliste américaine cherchait à me parler d'un article que j'avais publié trois mois plus tôt dans *The Guardian Australia*. Ce texte avait rencontré un écho inattendu : massivement partagé, vivement débattu, il avait attiré bien plus d'attention, à l'échelle mondiale, que ce à quoi j'étais habituée – ou préparée. Encore ébranlée, j'ai imaginé qu'elle me contactait pour une simple interview. J'ai prudemment accepté de lui transmettre mon adresse mail, sans me douter de ce qui allait suivre.

Lisa Benson, journaliste télé africaine-américaine à Kansas City et lauréate d'un Emmy Award, ne m'écrivait pas pour solliciter une interview, mais pour me faire savoir que, peu après la publication de mon article en mai, elle l'avait partagé sur sa page Facebook privée. Deux collègues blanches, Christa Dubill et Jessica McMaster, l'avaient vu. Le lendemain, elles s'étaient plaintes auprès de la direction. Lisa avait été immédiatement suspendue pour avoir, je cite, « créé un environnement de travail hostile fondé sur la race et le sexe ». Son contrat avait été résilié dans la foulée.

Un bref retour en arrière s'impose : Lisa avait déjà intenté un procès contre son employeur pour discrimination raciale, affirmant que sa couleur influençait les sujets qu'on lui assignait sur la chaîne. On l'avait notamment envoyée seule interviewer un membre du Ku Klux Klan – une mission inconfortable et potentiellement dangereuse. Un autre employé africain-américain, présentateur sportif, avait lui aussi poursuivi la chaîne, affirmant avoir été régulièrement écarté de promotions au profit d'hommes blancs moins qualifiés. Lisa, toujours en poste en attendant son



audience, espérait qu'en lisant mon article, ses collègues seraient plus à même de comprendre et lui témoigneraient un peu de solidarité. Au lieu de quoi il semblerait que son geste ait servi de prétexte pour écarter une employée « gênante », coupable d'avoir transgressé l'une des règles tacites mais fondamentales de la société blanche occidentale : ne jamais questionner, ni même reconnaître, les biais raciaux implicites, sous peine d'en subir les conséquences de plein fouet.

L'article en question, celui qui a conduit à notre rencontre et probablement à la rupture de son contrat, s'intitulait : « Comment les femmes blanches utilisent stratégiquement leurs larmes pour faire taire les femmes de couleur¹. » Ce n'était qu'un article parmi les centaines que j'ai écrits dans les médias au fil des dix dernières années. Mais celui-ci m'avait particulièrement coûté – il était douloureux, intime, né d'un long processus émotionnel et psychologique au cours duquel j'avais pris conscience, lentement et dans la souffrance, que la manière dont les autres me percevaient, interprétaient mes paroles et mes gestes, avait peu à voir avec ma personne, mes intentions ou les faits concernés, mais était presque entièrement dictée par des projections raciales profondément enracinées. J'y exposais ce que j'avais fini par reconnaître comme un schéma si récurrent qu'il ressemblait à un scénario : une dynamique presque codifiée des conflits entre femmes blanches et femmes racisées.

Les femmes racisées, écrivais-je, noires et brunes, portent souvent sans en avoir pleinement conscience le poids d'une société qui ne reconnaît ni ne valorise leur existence. Lorsqu'elles s'aventurent à évoquer leur expérience vécue du sexisme racial, elles se heurtent à une remise en question systématique, et le manque de soutien qu'elles rencontrent ne fait qu'accentuer le traumatisme initial, ce qui les pousse à douter de la réalité autant que d'elles-mêmes. Le plus dévastateur étant lorsque cela survient dans le cadre de relations avec des femmes blanches – parfois perçues comme des amies, sinon des proches. M'inspirant du concept

formulé par l'autrice Luvvie Ajayi sur « l'usage des larmes des femmes blanches comme arme² », j'ai décrit comment, face à une femme racisée, une femme blanche mobilise fréquemment son privilège racial pour inverser la situation : elle se présente comme la victime, accusant l'autre de l'avoir blessée, agressée ou intimidée. Cette inversion déclenche presque toujours un transfert de compassion en sa faveur, qui l'exonère de toute responsabilité. La femme racisée, elle, se retrouve isolée, sans autre issue – surtout dans un cadre professionnel – que les excuses, même lorsqu'elle n'a rien à se reprocher.

À l'époque où j'ai rédigé cet article, je tentais de comprendre une série de conflits que j'avais vécus, tous suivant ce scénario tacite récurrent. Je me demandais pourquoi, à chaque fois que j'abordais, avec une amie ou une collègue blanche, la question d'un commentaire ou d'un geste blessant, je finissais invariablement par présenter mes excuses – alors même que des deux, je savais que c'était moi qui avais été blessée. Ma confiance flanchait, ma mémoire et ma lecture des faits me paraissaient subitement incertaines. J'étais déstabilisée, partagée entre colère et sentiment d'injustice, ou bien terrorisée à l'idée de perdre une amie, voire mon emploi, si je refusais de céder.

Ce sont des femmes noires et brunes qui m'ont permis de mettre des mots sur ce que je vivais. Des femmes comme Sister Outsider, connue sur Twitter sous le nom de @FeministGriote, qui a publié un thread percutant sur les expériences de nombreuses femmes noires : toutes avaient une histoire à raconter sur une situation professionnelle où elles avaient tenté d'aborder le comportement d'une collègue blanche – et où la discussion s'était soldée par les larmes de cette dernière. Mais ces larmes n'exprimaient ni remords ni prise de conscience. Elles traduisaient un sentiment de *bullying*, ou la conviction que la femme noire s'était montrée trop dure. Par la seule force de ces larmes, la femme noire se retrouve face à deux options : présenter des excuses ou risquer d'être marginalisée, voire licenciée. Le monde ferme les



yeux sur les larmes des femmes noires, concluait Sister Outsider. C'est aux femmes blanches de mettre un terme à cette dynamique destructrice.

J'ai partagé ces tweets, ainsi que le texte d'Ajayi, sur ma page Facebook publique, en demandant aux femmes racisées qui me lisaient si elles avaient vécu des expériences similaires. La vague de réponses a été si massive qu'elle a dissipé tout doute : il ne s'agissait pas d'un simple dysfonctionnement de notre société, mais bien d'une de ses caractéristiques. Une femme arabe, Zeina, a raconté comment des femmes blanches plus âgées, fascinées par ses longs cheveux bruns et bouclés, se permettaient de les toucher sans lui demander son autorisation. L'une d'elles, sur son lieu de travail, tirait sur ses boucles pour les voir rebondir, caressant même le haut de son crâne. « Quand je lui ai demandé d'arrêter et que je m'en suis plainte auprès des RH et de ma supérieure, celle-ci m'a répondu que je n'étais pas une personne sociable, que je manquais d'esprit d'équipe et qu'il fallait que je quitte mon poste car je m'étais montrée "menaçante" envers une collègue. »

Pourquoi les larmes des femmes blanches sont-elles si puissantes, et pourquoi les femmes racisées sont-elles systématiquement perçues comme « agressives » ? Sur son blog, Ajayi explique que cette puissance découle de l'association entre féminité et vulnérabilité. « Ces larmes, écrit-elle, coulent des yeux de celles que l'on a choisies pour incarner le modèle même de la féminité – ces femmes dont l'impuissance supposée face aux injustices du monde est ancrée dans l'imaginaire collectif. »

Les mots d'Ajayi n'ont pas été une révélation pour moi, plutôt un éclaircissement. Ils m'ont amenée à relire ma propre histoire et à reconnaître, non sans horreur, que beaucoup ne voyaient en moi qu'une sorte d'Arabe générique, dénuée de vie intérieure. « Nous sommes poursuivi-es sans cesse par cette réputation fabriquée de toutes pièces qui entend faire des Arabes des personnes menaçantes et agressives », ai-je écrit. « Dans une société où l'on associe systématiquement les populations non occidentales, visages

hagards et furieux, à des crimes violents qu'elles n'ont pas commis, même un grief légitime ne pèse rien face aux larmes stratégiques d'une femme blanche, qui sera toujours présumée innocente. Que nous soyons calmes ou révoltées, que nous employions les cris ou les supplications, nous sommes invariablement perçues comme les agresseuses. »

Étais-je anxieuse à l'idée de publier tout cela ? Terriblement. À tel point que j'ai envisagé de retirer l'article. Non parce que je ne croyais pas en ce que j'avais écrit, bien au contraire. Mais je savais que ces vérités dérangeantes provoqueraient un retour de flamme. On m'accuserait de diviser le féminisme et d'être raciste envers les femmes blanches. Et je savais que ce texte serait une nouvelle tache sur mon nom dans un paysage médiatique australien à prédominance blanche, prompt à célébrer la « diversité » en surface tout en réduisant lentement ma présence publique à néant. Mais je savais aussi que je ne pouvais pas me taire. Ce genre de propos doit être exprimé précisément parce qu'il met les gens mal à l'aise dans le meilleur sens du terme – en les obligeant à examiner leurs biais et à interroger leurs privilèges et leurs préjugés.

Je n'étais toutefois pas préparée à l'ampleur de la réaction. En quelques heures, l'article était repris par *The Guardian* aux États-Unis et au Royaume-Uni, et la tempête s'est déchaînée. Je m'attendais à ce que mes propos soient détournés, utilisés pour discréditer non seulement mon travail mais aussi ma personne. Je pensais toutefois que les critiques se limiteraient à l'Australie et à certains cercles féministes déjà familiers de notions comme les « larmes blanches » – un concept répandu sur internet et dans les milieux militants et qui, à l'instar des « larmes d'hommes », ne moque pas une détresse réelle, mais désigne la fragilité avec laquelle réagissent celles et ceux, au sein d'un groupe dominant, dont le pouvoir se voit remis en question. Submergée par l'ampleur de la polémique, j'ai désactivé mon compte Twitter et, prise de panique, envoyé un mail nocturne au *Guardian Australia* pour les implorer de retirer l'article. Et puis j'ai compris : c'était exac-



tement la réaction que cette foule en ligne attendait. Et même si je retirais le texte, ce ne serait pas suffisant. Ce backlash* ne provenait pas d'une critique de bonne foi, c'était ma punition pour avoir exposé au grand jour, dans des bastions du libéralisme blanc, une vérité connue depuis longtemps des communautés racisées. Je savais aussi, pour avoir vu d'autres femmes de couleur en faire les frais, que des excuses n'apaiseraient rien ; elles ne feraient que conforter la blessure narcissique de mes détracteur-ices, qui s'en serviraient pour me discréditer de plus belle. J'ai donc envoyé un deuxième mail à ma maison d'édition, où tout le monde dormait encore à poings fermés, demandant qu'on ignore le premier ; et j'ai réactivé mon compte Twitter pour envoyer à la face du monde un message clair : je ne regrettais rien. Lien vers la chanson *I Won't Back Down* de Tom Petty à l'appui.

Ce geste s'est révélé décisif. Peu à peu, les insultes ont laissé place à une vague de soutien mondial. Des femmes blanches ont reconnu avoir été maintes et maintes fois témoins – parfois complices – de ce schéma. Certaines en avaient honte. Des hommes ont confié avoir vu ces dynamiques à l'œuvre sans jamais avoir su les nommer, et mon texte, disaient-ils, leur avait offert un cadre pour les comprendre. Surtout, les témoignages de femmes racisées ont afflué – leurs récits, leurs souffrances, les années qu'elles avaient perdues à se croire « folles », sans parvenir à comprendre pourquoi la scène se répétait encore et encore.



* Le terme « backlash » désigne un retour de bâton réactionnaire, souvent observé après des avancées sociales ou politiques, notamment en matière de droits des femmes ou des minorités. Il a été théorisé par Susan Faludi dans son ouvrage *Backlash* (1991), dans lequel elle explique : « La revanche n'est pas déclenchée par un accès réel des femmes à l'égalité, mais par le fait qu'elles ont de sérieuses chances d'y parvenir. Le coup d'arrêt est préventif. Il vise à les empêcher d'atteindre la ligne d'arrivée » (*Backlash. La guerre froide contre les femmes*, trad. de l'anglais par Lise-Éliane Pomier, Évelyne Chatelain et Thérèse Réveillé, Des femmes, 1993).

Les auteur·ices ne relèvent même plus, tant c'est devenu banal, que les haters et hateuses en ligne ont tendance à faire plus de bruit que les admirateur·ices. Les personnes qui trouvent à redire hésitent en effet rarement à nous faire savoir ce qu'elles pensent de nous (opinion généralement peu flatteuse !), tandis que celles qui apprécient notre travail restent volontiers dans l'ombre. Mais les critiques, cette fois, bien que nombreuses et virulentes, ont été surpassées par les réactions positives. C'est à ce moment que j'ai compris que cet article mettait le doigt sur quelque chose qui me dépassait. Que tout ça allait au-delà de ma personne, de ces lignes. Mais de quoi « ça » était-il le nom ?

Le terme « fragilité blanche » a été inventé par la sociologue Robin DiAngelo pour désigner l'attitude défensive dans laquelle de nombreuses personnes blanches se réfugient dès qu'une discussion vient leur rappeler leur appartenance raciale. DiAngelo, Américaine blanche, a travaillé comme formatrice en diversité aux États-Unis. Elle a parcouru le pays pour animer des ateliers principalement destinés à un public blanc, dans le but d'encourager la construction de milieux professionnels plus inclusifs sur le plan racial. Dans son livre *White Fragility*, publié en 2018, elle décrit la fragilité blanche comme un état de stress provoqué par le malaise et l'anxiété ressentis lorsque le sentiment intériorisé de supériorité raciale est remis en question :

« Socialisé·es dans un sentiment de supériorité profondément ancré, souvent inconscient ou inavouable, nous devenons extrêmement fragiles face aux discussions sur la race. Toute remise en question de notre vision raciale du monde est perçue comme une attaque contre notre identité même, en tant que personnes que nous croyons bonnes et morales. Toute tentative de nous relier au système du racisme est alors interprétée comme une offense morale, dérangeante et injuste. La moindre tension raciale devient insupportable : il suffit de suggérer que le fait d'être blanc·he a une signi-



fication pour déclencher une série de réactions défensives. Celles-ci peuvent prendre la forme d'émotions comme la colère, la peur ou la culpabilité, mais aussi de comportements tels que la confrontation, le silence ou le retrait face au stress de la situation. Ces réactions visent à restaurer l'équilibre blanc : elles repoussent la remise en question, rétablissent notre confort et maintiennent notre position dominante dans la hiérarchie raciale³. »

Il est essentiel de bien comprendre ce dont il est question lorsque nous parlons de « larmes blanches ». Le type de détresse que nous analysons peut sembler authentique, mais il n'est ni innocent ni légitime. Il ne traduit pas une faiblesse, mais bien un pouvoir : « Bien que la fragilité blanche soit déclenchée par l'inconfort et l'anxiété, elle naît de la supériorité et du sentiment d'avoir des droits. La fragilité blanche n'est pas une faiblesse [...]. C'est un puissant moyen de contrôle racial blanc et de protection du privilège blanc. » DiAngelo étudie la fragilité blanche à travers des interactions professionnelles entre femmes explicitement fondées sur la race. Mais cette problématique est bien plus ancienne, elle s'enracine profondément dans notre présent. Il est important d'examiner ces dynamiques raciales et genrées au-delà du seul cadre professionnel, car elles influencent et altèrent également les relations entre femmes blanches et femmes de couleur dans les sphères sociales. Et il n'est pas nécessaire que l'élément déclencheur soit directement lié à la race : une simple objection polie, un désaccord ou, pire, une interpellation par une femme racisée, et ce sur n'importe quel sujet, peut suffire à provoquer une réaction défensive. Cette réaction ne repose pas sur la situation elle-même, mais bien sur les mécanismes profonds de la fragilité blanche.

Plus déterminante encore, la réaction des personnes spectatrices. Car c'est bien dans la manière avec laquelle elles choisissent d'interpréter et de répondre à ce conflit que réside le véritable enjeu. Ce sont leurs réactions qui façonnent l'issue de la scène

et renforcent les comportements de chacun-e, les condamnant à se répéter inlassablement. Lorsque j'ai commencé ce livre, une question centrale m'animait : que se passe-t-il lorsque racisme et sexisme se rencontrent ? Et la réponse commence par une prise de conscience : la manière dont les autres nous perçoivent et nous traitent dépend en grande partie de notre conformité aux stéréotypes associés à notre genre. Les femmes racisées sont systématiquement perçues comme des femmes de seconde zone. Quelle que soit l'intersection – identité de genre, sexualité, handicap ou autre –, toute expérience de marginalisation se voit amplifiée dès que la race entre en ligne de compte. Et nos vies s'en trouvent affectées bien au-delà de ce que la plupart d'entre nous peuvent s'imaginer.

Les femmes racisées tentant d'aborder une situation qui leur est préjudiciable se heurtent presque invariablement à un mur de fragilité blanche : un mur si infranchissable, si dépourvu d'empathie, à ce point dénué de remords que, les premières fois, elles en viennent naturellement à douter d'elles. Elles se disent qu'elles exagèrent, que le problème vient d'elles, qu'elles auraient dû agir autrement, et qu'elles s'y prendront différemment à l'avenir. Alors elles ajustent leur posture. Elles modulent leurs réactions, tentent d'être agréables, surveillent leur ton. Mais la scène se répète. Colère, tristesse, cris, supplications : rien ne semble suffire. Jusqu'au jour où, en tant que femme racisée, on prend conscience, dans une douloureuse stupéfaction, que quelle que soit la réalité de la situation, le problème ne vient pas de nous. Il vient de la façon dont la société blanche nous perçoit. De la façon dont elle nous traite. Car nous, femmes racisées, ne correspondons pas à l'image que cette société blanche se fait d'une femme. Nous ne correspondons pas à la femme qu'il convient d'être à ses yeux pour être crue, soutenue, défendue.

Et de nombreuses femmes blanches qui lisent ces lignes comprendront très bien ce que je veux dire, car c'est exactement ce qu'il se passe entre les hommes et les femmes : le mépris, les



attitudes condescendantes de rejet, les accusations outrancières et théâtralisées d'hystérie, d'émotions incontrôlées, le *gaslighting**. Ce que je demande, ce que de nombreuses femmes racisées ont demandé avant moi et que d'autres demanderont encore après moi, c'est que les femmes blanches ouvrent leur esprit et leur cœur lorsque nous parlons du double fardeau qui pèse sur nous. Car en plus de lutter contre le sexisme d'une société patriarcale, nous subissons aussi le racisme d'une société suprémaciste blanche. Et ce racisme vient souvent de femmes blanches elles-mêmes, qui se retournent contre nous en usant de leur statut de victimes légitimées. Elles peuvent osciller entre leur genre et leur race, entre les rôles d'opprimées et d'oppresses. Les femmes de couleur, elles, ne disposent pas de ce privilège. Nous sommes à la fois femmes *et* racisées – et c'est ainsi, toujours, que nous sommes perçues et traitées.

Lisa Benson, en tant que femme noire, ne vit pas le sexisme de la même manière qu'une femme blanche, ni le racisme comme un homme noir. Elle subit à la fois le racisme et le sexisme, une forme d'oppression combinée désormais désignée sous le nom de « misogynoir ». De la même manière, parce que je suis une femme arabe, mon travail m'a souvent exposée à des attaques en ligne, incluant des insultes comme « pute du Hezbollah » ou des propos tels que « L'envie du pénis, elle l'a autant que l'envie du clitoris » – une allusion aux mutilations génitales féminines**. Les détails varient, l'intensité aussi, mais ce qui relie nos expériences à

* Le *gaslighting* sera défini plus loin, au chapitre 8, comme une stratégie de manipulation psychologique consistant à nier ou déformer la réalité vécue par une personne pour l'amener à douter d'elle-même et affaiblir sa confiance en son propre jugement. Elle tire son nom du film *Gaslight* de George Cukor, dans lequel un homme persuade sa femme qu'elle est folle en baissant progressivement la lumière des lampes à gaz.

** Les mutilations génitales féminines, et notamment l'excision, pratiquées dans certaines régions d'Afrique, du Moyen-Orient et d'Asie, sont condamnées par les organisations internationales comme une violation des droits humains. Dans les discours racistes et islamophobes, elles sont fréquemment instrumentalisées pour réduire les femmes arabes ou musulmanes au stéréotype d'une civilisation « barbare ».

nous, femmes racisées, c'est cette supposition tacite selon laquelle il nous manquerait toujours une caractéristique essentielle de la féminité – une caractéristique que les femmes blanches, elles, posseraient naturellement.

Lorsque Lisa m'a contactée pour la première fois, j'ai été envahie par un profond sentiment de culpabilité : j'avais provoqué une déflagration dans sa vie, elle avait perdu son emploi à cause de moi, je n'avais pas été suffisamment vigilante. Mais cette réaction elle-même est une forme de racisme intériorisé – ce réflexe de tenir les personnes racisées responsables de tout ce qui leur arrive, de leur faire porter la faute, de les maintenir dans une posture d'autocensure. L'autoaccusation est un mécanisme d'apprentissage redoutablement efficace, elle érode la confiance en soi, pousse à vouloir se cacher, à demander pardon même lorsqu'on n'a rien fait de mal. Tout cela dans le vain espoir d'effacer l'humiliation, la violence, l'injustice, et de retourner à une forme de statu quo, comme avant.

Seulement... Où étions-nous, avant ça ? Où étais-je avant d'écrire cet article ? Où était Lisa ? Nous ne nous connaissions pas, nous vivions à des kilomètres l'une de l'autre, chacune tentant de s'affirmer et de se défendre – pour finir cataloguées en tant que « *bullies* » ou femmes « hargneuses ». Avant même d'ouvrir la bouche, nous, femmes racisées, sommes perçues comme des agresseuses potentielles. Observez les interactions autour de vous : au travail, sur les réseaux sociaux, dans la vie sociale. Comptez le nombre de fois où une femme racisée qui s'affirme, qui exige simplement du respect, ou qui répond sans bienveillance exagérée, est aussitôt sévèrement réprimandée et ostracisée.

Le lien entre race et genre ressemble moins à une intersection que nous traverserions au détour d'une route qu'à une adresse fixe à laquelle nous sommes enchaînées. Cela signifie que les femmes racisées ont rarement droit au bénéfice du doute – et sont encore moins dignes de compassion et de soutien. Si nous sommes en colère, nous sommes violentes. Si nous pleurons, nous sommes



dans la victimisation. Si nous restons calmes, nous manquons d'humanité. Si nous nous montrons émotives, nous sommes des êtres irrationnels, à l'animalité primitive. Une femme blanche peut certes être sanctionnée pour une explosion émotionnelle lorsqu'elle interagit avec des hommes. Mais lorsqu'elle se confronte à une femme de couleur et qu'elle se montre bouleversée – et je veux dire par là en colère, en larmes ou simplement contrariée –, ce sont les stéréotypes profondément enracinés liés au genre et à la féminité qui s'activent, et c'est elle qui sera légitimée.

Pourquoi ? Parce que, comme l'écrit Richard Dyer, universitaire et auteur : « Les personnes blanches fixent les normes de l'humanité, condamnant les unes à réussir et les autres à échouer⁴. » Pendant des siècles, en tant que promotrices et bénéficiaires du colonialisme, les personnes blanches ont établi les normes de ce qu'est l'humanité – représentée par l'homme blanc – et de ce qu'est la féminité – pensée pour compléter l'homme blanc, et donc incarnée par la femme blanche. Dans les sociétés coloniales, en particulier les colonies de peuplement qui sont au cœur de mon analyse, les femmes occupaient un double statut : à la fois victimes à protéger et êtres jugés inaptes à gouverner ou à vivre librement aux côtés des hommes blancs. Lorsque certaines femmes blanches ont tenté de s'affirmer, comme l'ont fait les suffragettes blanches – souvent elles-mêmes ouvertement racistes, j'y reviendrai –, elles se sont vues ridiculisées et accusées d'adopter un comportement contre nature. Les femmes mariées étaient traitées légalement comme des biens meubles et le viol conjugal n'existait pas aux yeux de la loi, le mariage étant considéré comme un consentement perpétuel et irrévocable. Mais dès lors que les femmes blanches étaient perçues comme menacées, en particulier par des populations colonisées ou asservies – en réalité un danger illusoire et fictif, créé de toutes pièces pour maintenir les populations autochtones et les femmes blanches à leur place –, elles étaient farouchement défendues, non pour elles-mêmes, mais en tant que propriété des hommes blancs, toujours jaloux de leurs possessions. Et les hommes racisés accusés